

I. **Résumé** du texte de D. Martuccelli

Habiter en ville, c'est aussi y circuler. Et tout le monde n'a pas les moyens de le faire aisément. Se rendre à son travail ou aller voir ses proches sont deux objectifs qui ont un coût et prennent du temps.

Mais il serait trop simple de penser que seuls les riches circulent avec facilité, tandis que les pauvres sont sédentaires. Tous apprécient de sortir de chez eux et de voyager, en particulier pour avoir une sensation de liberté.

On peut même dire qu'aujourd'hui comme hier, le changement et l'épanouissement personnel passent pour beaucoup par une découverte du monde, un dépassement de l'horizon.

(107 mots)

II. **Dissertation**

Nous vivons dans un monde où les déplacements se sont banalisés et accélérés : voiture, train, avion... rien de plus banal que de parcourir des milliers de kilomètres en quelques heures. Pourtant, selon Danilo Martuccelli, il ne s'agit en rien d'un acte banal, il s'agit au contraire d'« un des actes les plus volontaristes que l'individu puisse faire dans le monde (...) une expérience pour pouvoir devenir un autre »

Nous observerons d'abord que c'est parfois pour rester soi-même que l'on part, puis nous verrons que le voyage peut être une expérience formatrice et transformatrice. Nous noterons cependant que le changement de lieu importe moins que le changement de mentalité.

On observe en effet, dans les œuvres au programme, que le changement de pays est parfois motivé pour maintenir une identité, et non pour en changer.

C'est le cas pour les Danaïdes, dans *Les Suppliantes*, qui veulent rester fidèles à leurs principes et pour cela fuient vers la terre d'Argos, où elles pensent pouvoir continuer à rester célibataires, et conserver leur « horreur innée de l'homme ».

Les Hébreux, dans le récit de Spinoza, ne fuient pas non plus l'Égypte dans l'optique de changer leur identité, mais en réalité pour la maintenir : chaque individu n'a-t-il pas « un droit souverain de persévérer dans son état » ?

Enfin, dans *L'Âge de l'innocence*, si Ellen s'enfuit à Paris à la fin du roman, c'est bien pour pouvoir rester elle-même quand les membres de sa famille

s'obstinent à vouloir lui imposer des comportements qui ne lui ressemblent pas.

Mais il ne faut pas négliger le caractère transformateur du voyage :

Amphiaraos en fait les frais, dans *Les Sept contre Thèbes*, lorsqu'il réalise en quelle mauvaise compagnie il se trouve. Il éclate en reproches contre Polynice, qui a eu l'idée géniale d'attaquer la cité sur laquelle il veut ensuite régner...

Chez Spinoza, le long voyage au désert du peuple juif est l'occasion d'un dialogue entre Dieu et Moïse, et celui-ci est chargé de transmettre la loi que les Hébreux doivent désormais observer. Un homme qui avait ramassé du bois pendant le sabbat est le premier à en être victime !

Dans l'esprit de Newland, sous la plume d'Edith Wharton, le voyage de noces était l'occasion de transformer la délicieuse petite idiote qu'il venait d'épouser en femme cultivée et raffinée. Ils allaient lire Goethe au bord des lacs italiens ! May, au contraire, n'aime que faire du sport et du shopping...

En somme, changer d'air ne suffit pas, il faut réellement s'ouvrir à d'autres formes de pensée, il faut vouloir changer.

Dans *Les Suppliantes*, c'est Danaos qui le rappelle à ses filles : il faut s'adapter à leur nouvelle situation, et même si elles sont acceptées à Argos, il ne faut pas garder le même comportement que chez elles. « Sache céder » est le mot d'ordre qu'il leur donne.

Pour Spinoza, lorsqu'on habite dans l'Empire ottoman, il faut se conformer aux lois locales et à l'Islam, même si l'on se veut chrétien. C'est ce que font les Hollandais.

Enfin, dans le récit de la romancière américaine, on voit bien comment Newland n'a pas réellement su évoluer, au point que, lorsqu'il est à Paris, il n'a pas le courage de monter voir la comtesse Olenska. Sa vision des choses reste la même qu'il y a trente ans, il n'ose pas sauter le pas.

Ainsi, partir c'est parfois rester soi-même, parfois devenir autre, mais le déplacement seul ne fait pas de miracle, c'est l'ouverture d'esprit qui fait tout.

On peut ajouter à cela le fossé considérable qui existe entre le tourisme et l'exil, le voyage par plaisir et la migration forcée.